

LE TRAVAIL ÉLÉMENT DE L'ÉDUCATION

par Jean-Marc Lebeau

secrétaire général du Mouvement mondial des travailleurs
chrétiens

*Il y a une chose que je veux apporter
à ce dossier sur l'éducation populaire:
le vécu-connu le plus marquant c'est le
travail.*

Cet article est paru dans *Dossiers « Vie Ouvrière »*, vol. XXIV, n° 84, mars 1974, pp. 199-204, sous le titre « Le travail, source de l'éducation ». Reproduit avec l'aimable autorisation de *Dossiers « Vie Ouvrière »*.

Le président de la C.E.Q. répète souvent que les enseignants sont des travailleurs comme les autres. Comme slogan c'est pas si mal. Mais la réalité du travail s'oppose à ce slogan. À l'occasion d'un changement pédagogique, l'enseignant se familiarisera avec de nouveaux volumes, suivra des stages pédagogiques, etc. Quant au préposé à l'entretien de l'école, il sera chargé de brûler les vieux volumes. C'est pas facile de brûler des volumes. Il se dit : « quel gaspillage ». Il sera obligé de tourner et de retourner les livres pour qu'ils finissent par brûler. *Comme réalité de travail c'est loin d'être la même chose.*

Que dans une perspective politique les enseignants et les travailleurs puissent avoir des intérêts communs... O.K. Mais pour une reprise éducative et culturelle, ce n'est pas la même chose.

Le slogan facile du président de la C.E.Q. nie toute l'importance du travail quotidien. Ce travail marque son homme dans les différents aspects de sa vie. Il le marque dans sa façon de voir la réalité, dans sa sécurité intellectuelle, dans son action, dans sa façon d'assumer des connaissances et de se forger une culture et une science qui ne décrochent pas du réel.

On a assez de nos troubles...!

« Je ne me comprends pas moi-même, comment veux-tu que je comprenne leurs idées. — J'comprends pas trop son affaire, de toute manière ça changera pas grand-chose demain. — C'est pas eux-autres qui se lèvent à 4.30 hres le matin. — Ça sert pas à grand-chose de parler... ils comprendront pas. — J'ai assez d'être sur les nerfs toute la journée sans recommencer le soir. J'veux rien savoir de leurs histoires. — C'est quand je reviens à la maison que je commence à savoir ce que j'aurais dû dire à la réunion. — Ce que je voulais dire... ça les intéressait pas. — J'ai essayé de lire, mais qu'est-ce que tu veux... rendu à la cinquième ligne j'ai déjà oublié la première. — *C'est comme à l'usine, si tu manques ton coup, tu te fais ramasser.* — J'avais pas fini d'expliquer mon affaire que déjà j'étais hors d'ordre, déjà j'étais pointé. — Ma femme me racontait la réunion. Mais j'avais seulement le bruit de la machinerie dans la tête. J'essayais de lire le journal mais c'est de la vapeur que je voyais. — Dites-nous ce qu'il y a à faire sans détour. — À quoi tu veux arriver avec ton grand plan. — J'ai pas tout saisi ce que tu as expliqué. Au juste, en deux mots qu'est-ce que tu veux dire. »

Ces réactions souvent entendues, surtout après des réunions, traduisent assez bien la réaction des travailleurs marqués par l'exercice concret du travail. Ces remarques, dans la mesure où on y est attentif, nous ramènent au travail quotidien et à ses répercussions dans tous les aspects de la vie. « On a assez de nos troubles. » Quels troubles ?

Une réalité toujours réelle

Les conditions concrètes de travail ne sont pas des souvenirs du passé. La routine, le travail à la chaîne, le travail de nuit, les horaires prolongés, le bruit, les quantités à produire, la chaleur, le mal dans le dos, le boss dans le dos, l'ennui, l'isolement, la chaleur, le froid, sont des réalités d'aujourd'hui. *Plus profondément, c'est tout le sens du travail qui est détourné de son objectif.* Au lieu de la créativité, c'est la production. Au lieu de l'initiative, c'est l'exécution des ordres. Au lieu de la fierté, on en arrive à une profonde mutilation entre le travailleur et son œuvre. Il faudrait ajouter l'insécurité d'emploi, la crainte devant les techniques nouvelles, l'irresponsabilité imposée.

Cet ensemble de conditions montre le vrai sens de la dépendance et de l'insécurité. C'est de cette réalité que l'éducation doit partir. C'est sur ce premier vécu-connu que le travailleur a d'abord quelque chose à dire. « On a assez de nos troubles. » Quels

troubles ? C'est l'oubli de tous ces troubles qui fait passer les efforts éducatifs à côté de la vie des travailleurs.

Pas une accumulation de connaissances

L'accumulation et l'accélération de l'information ne produisent pas l'éducation. Quand ces « troubles » ne sont pas racontés, partagés, expliqués, écoutés... les efforts éducatifs risquent de faire *des drop out de l'éducation populaire* ou de créer des ghettos idéologiques qui n'assument plus la réalité du vécu-connu. Oublier de se ramasser dans ce qui fait notre chair quotidienne, nous amène à un dérapage et à une incohérence dans des objectifs communautaires, sociaux et politiques. « Je ne veux plus rien savoir ».

Reconnu et respecté pour ce qu'il est

Le travailleur ne passe pas des journées à retourner ses idées, à lire des textes politiques, à préparer des réunions, à imaginer des stratégies, etc.

Il travaille surtout avec son corps, ses mains, ses pieds. Souvent il dépend d'une machine, d'un quota à produire, d'une cloche, d'un cadran, etc. *C'est sur cette réalité et c'est à partir de cette réalité qu'il peut s'exprimer avec le plus de sécurité.* C'est à partir de cette réalité qu'il doit d'abord être reconnu et respecté. C'est dans cette réalité qu'il découvre ce qu'il est, ce qu'il fait. C'est là qu'il donne le meilleur de lui-même. C'est là qu'il mesure ses possibilités, ses aspirations, ses rêves, sa conscience d'être solidaire, son imagination, sa fierté. C'est aussi dans ce vécu-connu qu'il touche ses frustrations profondes, sa dépendance, son insécurité, etc.

C'est à partir du travail qu'il s'exprime

Lorsqu'il est réellement écouté, c'est à partir du travail qu'il s'exprimera. En racontant son travail, il raconte la gang avec qui il vit, sa fatigue, le syndicat, la paye, l'impôt, le quartier, la politique, les efforts qu'il réalise avec d'autres pour changer la réalité, l'organisation du travail, la domination de l'entreprise, etc. *C'est en ramassant son vécu-travail qu'il peut apprendre quelque chose à d'autres.* C'est les deux pieds sur le dur de son travail qu'il commence à s'exprimer sur des questions économiques, etc.

Réfléchir sur une réalité économique sans référer à son travail et à ses répercussions c'est, bien des fois, *risquer une nouvelle dépendance* face à un économiste, une personne ressource, un animateur. Abor-

der différents aspects de la vie sans tenir compte de cette culture-travail c'est plonger dans la théorie, la spéculation, les idées. Il ne faut pas passer d'une domination par le travail à une domination idéologique. L'éducation doit permettre de récupérer sa vie, ressaisir une cohérence, réassumer sa vie en l'ouvrant à des dimensions plus larges, à des dimensions économiques, communautaires, politiques, etc.

Les perspectives politiques, sociales, d'insécurité économique, de solidarité, d'exploitation, etc., sont incluses dans le « vécu-connu du travail ».

Par un partage de cette réalité, viennent au jour les vrais éléments de la solidarité, de l'action, de la réflexion qui sont éducation. Pas une éducation qu'on invente mais une éducation qu'on retrouve, qu'on valorise, qu'on pousse plus loin.

Par les travailleurs eux-mêmes

Tout effort éducatif par l'action-réflexion doit être principalement l'affaire des travailleurs eux-mêmes. Tout effort éducatif qui n'assume pas la réalité du travail et ses conséquences risque de décrocher de la vie, de fanatiser ou de décourager sinon de fabriquer des activistes ou des politisés patentés.

En solidarité avec les autres travailleurs, il est l'artisan de la fabrication de sa propre science pratique et théorique. Le rythme du travail découpe et mêle souvent « les idées », « les raisonnements », les « réflexions », etc. Le « entre-eux, par eux, pour eux », forge une compréhension mutuelle. L'opinion s'exprime souvent par les mains, le geste, le regard, le murmure, etc. La parole, quand elle est écoutée, avec ses symboles, prend toute une signification qui révèle des aspirations longtemps refoulées, une intelligence pratique, une imagination créatrice, une conscience des réalités, une fierté de sa petite histoire ouvrière, etc. Pour ceux qui veulent soutenir et favoriser l'action et l'avance éducative des travailleurs, l'oreille est plus importante que la langue. Les faits sont plus importants que les documents. L'action vécue est plus importante que les démonstrations théoriques. L'événement revu vaut autant que l'analyse sociologique. L'enquête-participation vaut autant que l'analyse scientifique et objective de 920 pages.

Les éducateurs à plein temps

Depuis une dizaine d'années, les « animateurs sociaux », les « responsables d'éducation populaire », les « intervenants », etc., se sont multipliés. Plusieurs questions se posent. Prenons-en une. S'agit-il d'intégrer les travailleurs aux concepts, aux objectifs, aux modèles d'action des « éducateurs » ? Ou s'agit-il que

les « éducateurs » entrent dans la culture et l'éducation que les travailleurs se donnent ?

Pendant que des « animateurs » passent une journée à préparer une réunion, à évaluer, à stratégifier, etc., durant ce temps les travailleurs sont enfermés dans le bruit de l'usine, ils sont esclaves de la chaîne de montage, ils sont dans le fond de la mine, ils sont branchés sur des structures d'acier, ils sont à respirer les acides, etc. « Les animateurs » ont drôlement l'occasion de prendre une maudite avance « intellectuelle » sur ceux qui sortiront de la « shop » fatigués et combattront le sommeil durant une assemblée.

« L'éducateur » vient-il éduquer ou vient-il participer à une éducation déjà vivante ?

Les mots changent

Depuis dix ans les mots ont changé : formation, éducation, participation, conscientisation, politisation, analyse scientifique, conditions objectives de changement, etc. Ce n'est pas parce que l'on change les mots que les conditions de fond de l'éducation populaire changent. Cependant cela indique une volonté de transformation plus radicale de la société.

Lorsque l'on parle d'éducation populaire, de conscientisation, de politisation, etc., *il faut espérer que l'on ne sous-entend pas que les travailleurs ne sont pas éduqués, pas conscients, etc.* Il est clair que des « éducateurs populaires » à plein temps ont des visées sur l'éducation, une conscience plus articulée sur la réalité, etc. Ce que l'on découvre dans un travail à plein temps, dans des stages, dans des confrontations quotidiennes, par des lectures, etc., peut rendre des éducateurs impatients ou anxieux face aux travailleurs bousculés et souvent écrasés par les exigences de la production. Cette réflexion est importante mais elle doit s'insérer dans les préoccupations des travailleurs, soutenir ces préoccupations, etc., et non l'inverse.

J'espère que ces quelques notes pourront être utiles. Utiles afin que l'homme-travailleur soit l'artisan et le centre des préoccupations et des efforts d'éducation populaire. Ceci ne va pas à contre-courant d'une volonté de bâtir une société neuve. Ces notes veulent *que cette société soit le fruit de la créativité des mains ouvrières.* Si l'homme n'est pas au centre de ces efforts, nous enlevons des clients à une domination économique pour les transférer à une domination idéologique. Le refus d'une société et la construction d'une nouvelle ne doit pas, en ce qui concerne l'homme travailleur, le mesurer en terme de rentabilité et d'efficacité : ce serait plonger dans le système d'éducation militaire. Enfin j'espère que ces quelques notes donneront le goût à certaines personnes d'approfondir la question de l'éducation populaire ●